

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 2 (1914)  
**Heft:** 12  
  
**Rubrik:** Miscellanées

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 18.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## MISCELLANÉES

### LES PROPHÈTES D'ISRAËL

« Les prophètes sont au centre de la religion d'Israël, à tel point que « ce qui a précédé n'en était que l'obscur préparation, et ce qui a suivi n'en fut que l'adaptation ou la décadence », écrit M. A. Causse dans la préface de l'importante étude qu'il a récemment publiée (*Les prophètes d'Israël et les religions de l'Orient. Essai sur les origines du monothéisme universaliste.* — 1 vol. in-8° de 397 p. Payot et Nourry, Lausanne et Paris, 1913). Quiconque a étudié de près l'histoire du peuple de Dieu reconnaîtra l'exactitude de cette proposition, quand bien même l'expression employée peut sembler un peu excessive. On a trop longtemps oublié la puissance du mouvement spiritualiste engendré par les voyants d'Israël, et il est bon de rendre justice à ces derniers. Véritables géants de la foi, patriotes ardents, hommes de réveil autant que profonds politiques, un Esaïe, un Jérémie, un Aggée formèrent, à certains moments, l'âme de leurs contemporains. Leur œuvre d'initiation, de protestation, de consolation, de restauration commence à apparaître dans son cadre particulier et dans sa tragique beauté.

Il valait la peine d'étudier comment ces hommes contribuèrent à affermir, siècle après siècle, le sentiment monothéiste, la foi en un Yahvé unique et tout puissant. « Or, ce sont eux, dit l'auteur, qui ont dégagé le Yahvisme de son cadre national et sémitique, et en ont fait le monothéisme éthique et universaliste, la religion du Dieu vivant qu'on adore par la justice » (p. 49).

Après une étude, très fouillée, du sentiment religieux au sein des tribus sémitiques, M. Causse examine, l'une après l'autre, les diverses périodes de l'histoire d'Israël, montrant comment, sous l'impulsion d'un Samuel, d'un Elie, d'un Esaïe, etc., la notion de Dieu s'est purifiée et universalisée. Purifiée, puisqu'au début elle tolérait certains abus que la conscience des après-venants stigmatisa avec énergie ;

universalisée, quand les vieux cadres se trouvèrent trop étroits, trop misérables. « Puisque Yahvé gouverne le monde conformément à la loi de la justice éternelle, il ne peut limiter son salut à un peuple privilégié. Jusqu'aux îles lointaines et jusqu'aux extrémités de la terre, les hommes adoreront le Dieu vivant et ils espéreront en Lui. »

Avec raison, M. Causse s'élève contre l'abus que l'on a fait de ce terme : le monothéisme oriental. On ne peut affirmer que l'ensemble des peuples sémitiques ait pratiqué un culte monothéiste, et les descriptions de Renan sont plus poétiques que scientifiques. A l'origine des races, existait-il d'ailleurs quelque chose de semblable ? cela mériterait un sérieux examen.

Les prophètes, tous les prophètes, s'opposèrent au syncrétisme religieux ; pour eux, l'Éternel seul est Dieu ; les dieux des nations ne sont que vanité. Il n'est pas nécessaire de descendre jusqu'à l'ère chrétienne pour constater la victoire de la conscience morale sur les abus de la spéculation théogonique.

« Le monothéisme biblique est avant tout une religion éthique. C'est par l'affirmation de la justice de Yahvé que la prédication des prophètes a commencé ; c'est en luttant pour cet idéal de justice qu'Amos, Esaïe et Jérémie ont dégagé le Yahvisme de son cadre national, et que le prophète de l'exil a affirmé le rôle mondial d'Israël et la souveraineté universelle de Yahvé. » Sans doute, on peut dire que les prophètes de l'Orient ont tous, à un moment ou à un autre de leur histoire, incliné vers le monothéisme, ou tout au moins vers la monolâtrie (psaumes de pénitence assyro-babyloniens, livre des morts, formules d'incantation, etc.), mais seule la religion des prophètes d'Israël a vécu le vrai monothéisme, sans lequel on ne la concevrait pas. On peut dire de ce monothéisme-là ce qu'un écrivain célèbre disait de Dieu : « C'est la décision suprême de l'âme », c'est une conquête héroïque, gage de toutes les autres conquêtes et base de toutes les vérités ultérieures.

P. S.

#### ÉCHOS DE LA SOCIÉTÉ VAUDOISE DE THÉOLOGIE

*La grande aurore*, l'ouvrage récent de M. le pasteur Paul Vallotton dont le succès s'affirme en librairie (et dont s'occupera l'une de nos prochaines Revues générales), a donné lieu à un intéressant débat au cours duquel deux mentalités très différentes ont eu l'occasion de se manifester. La foi des uns ne peut se passer de précisions sur les questions d'outre-tombe : jugements, activité dans l'au-delà, prière des morts et pour les morts, etc. Ces précisions, ils les cherchent autant dans les besoins de l'âme et du cœur humain que dans les déclarations des écrivains bibliques. — D'autres, convaincus que, dans nos conditions terrestres actuelles, nous ne saurions nous faire une représentation quelconque du monde invisible, voient au contraire la mani-

festation la plus authentique de la foi dans un agnosticisme qui, à leurs yeux, est un acte de confiance et d'abandon en l'amour et en la puissance du Père. Si, ajoutent-ils, la Bible affirme avec insistance la réalité de l'au-delà, elle est d'autre part extrêmement sobre dans ses descriptions ; et ces descriptions, visiblement influencées par la mentalité des divers auteurs, autorisent d'autant moins l'élaboration d'un tableau d'ensemble qu'elles sont souvent contradictoires. — Quant aux « besoins » de l'âme humaine, il est dangereux de les prendre pour critère car tandis que certains chrétiens trouvent par exemple leur consolation suprême dans le sentiment que leurs défunts « veillent sur eux du haut des cieux » ou intercèdent pour eux, d'autres éprouvent un soulagement infini à se dire que leurs bien-aimés « sont dans leur repos » et ne voient plus rien des misères d'ici-bas.

Au cours de ce même entretien, M. Philippe Bridel a très opportunément rappelé que la question religieuse ne se tranche ni en oui ni en non par des arguments scientifiques. On est trop tenté aujourd'hui de découvrir des preuves de la vérité de la foi dans certaines théories scientifiques ou philosophiques actuellement à la mode. Ces théories, qui n'ont pas dit du reste leur dernier mot, ne peuvent rien apporter de positif à nos convictions chrétiennes pas plus que dans vingt ans, quand le vent aura tourné, les idées nouvelles n'enlèveront rien à leur solidité.

— Le problème toujours actuel, et si complexe, des confessions de foi a été remis sur le tapis par un travail de M. Fernand Barth, l'agent vaudois des Unions chrétiennes. A leur première conférence universelle de 1855, ces associations adoptèrent une déclaration, connue sous le nom de Base de Paris, dans laquelle, tout en donnant comme il convenait la première place à un programme pratique de vie et de conquête chrétiennes, elles nommaient Jésus-Christ « leur Sauveur et leur Dieu ». Cinquante ans après, conscients des grandes difficultés que soulèverait le changement de cette formule et soucieux avant tout de maintenir intacte l'Alliance universelle telle qu'elle existait, sept cents délégués venus de vingt pays confirmèrent cette même déclaration. Quelle attitude faut-il dès lors adopter à son égard ? — D'aucuns, qui formuleraient leur foi à eux en termes différents, ne se sentent aucunement gênés par cette Base de Paris. Derrière les termes vieillissés d'une formule dictée par le langage du temps, ils cherchent, pour s'attacher à elle seule, la vérité éternelle. Ils distinguent, aussi, entre une confession de foi collective, sorte de drapeau vénérable, et une confession de foi individuelle. — D'autres ont de la peine à faire cette distinction et se demandent quelle est l'utilité d'une formule à laquelle on est libre de ne pas adhérer personnellement. Tous, au surplus, s'accordent à désirer que les confessions de foi aient un caractère toujours plus religieux et toujours moins théologique.

— Nul ne s'étonnera si peu de travaux ont soulevé, dans le cercle des théologiens vaudois, de discussion plus nourrie et plus ample que celui de M. le professeur Emery qu'a publié la *Revue* de juillet dernier. Dans une question qui touche au centre même de la foi, il était extrêmement difficile de distinguer rigoureusement l'exégèse de la dogmatique, de ne pas confondre sa propre théologie avec la pensée de Jésus telle qu'elle ressort des textes impartialement interrogés. — Deux opinions nettement opposées se sont, sur ce sujet encore, manifestées. Si même, disaient les uns, l'idée de l'expiation est réellement absente de la prédication de Jésus, il n'est pas juste de ne tenir aucun compte de la pensée des apôtres. L'expiation était une notion trop grave, trop profonde, trop troublante pour que Jésus pût en parler à ses auditeurs. Elle rentrait dans ces « autres choses » que l'Esprit devait leur révéler plus tard. La pensée des apôtres est un complément indispensable, un couronnement de la pensée du Christ. Et dès lors les épîtres ont une valeur normative égale à celle des évangiles. — Mais, répondaient les autres, la notion d'expiation était plus que toute autre familière au monde juif. C'est en interprétant ouvertement ses souffrances et sa mort à sa lumière que Jésus, loin de scandaliser, aurait le plus aisément et le plus sûrement dissipé le « scandale » de la croix. Il ne l'a pas fait. C'est qu'il se rattachait au courant prophétique, hostile aux sacrifices extérieurs et faisant découler le pardon des dispositions intérieures. En unissant la notion d'expiation à la mort du Sauveur, les disciples n'ont fait que revenir aux antiques idées juives. Loin d'être un couronnement, cette interprétation fut un recul.

— Il eût été curieux que, au milieu de l'ébranlement général, quelque chose, fût-ce une société de théologie, échappât aux contre-coups de la guerre. C'est ainsi qu'on en vint, au Palais de Rumine, à s'entretenir de la notion du « dieu belliqueux ». M. Barth s'éleva avec énergie contre le culte de ce faux dieu, dieu des Grecs, des Romains et des barbares, dieu d'Israël aussi, il faut le reconnaître, pendant toute une période de son éducation religieuse. S'il reste jusque dans le Nouveau Testament des traces de ce dieu de la violence ; si les meilleurs chrétiens du passé, Calvin par exemple, ont vu dans les guerres un instrument de la sainte vengeance de Dieu ; si certains des princes et des peuples actuellement aux prises semblent partager encore cette conception païenne, le temps viendra où l'esprit du Christ triomphera de la guerre, défensive aussi bien qu'offensive. Tandis que certains des assistants, frappés du caractère de salutaire châtement que revêtent les événements actuels, en paraissaient moins sévères à l'égard du « dieu belliqueux », M. Byse, au contraire, fidèle à sa théorie swedenborgienne du symbolisme, s'efforça même de laver le Dieu de la Bible de tout soupçon de violence, en ne voulant voir sous les termes et les faits dénoncés par M. Barth que paraboles et images. M. V.